

MÁRTA KÓBOR

Lexique de la crise : créativité et/ou analogies ?

1. Introduction

Le présent article porte sur des aspects lexicaux du discours de la « crise » qui a d'abord fait trembler, au premier semestre de 2007, les marchés de l'immobilier et de la bourse aux États-Unis, et qui s'est étendue par la suite sur tous les domaines de la vie économique, sociale et même politique. Dans la mondialisation actuelle, cette crise a rapidement pris une ampleur universelle – tout comme le discours portant sur elle. Depuis l'été 2007, la presse européenne abonde en articles, analyses, rapports, études, etc. sur la crise globale de nos jours, proposant aux chercheurs un corpus riche et varié dont on peut, bien entendu, étudier le lexique. Notre étude se focalisera notamment sur des aspects de la créativité et/ou des analogies dans l'évolution du lexique français de la crise.

2. Les métaphores de la crise – procédures analogiques

Nous prenons comme point de départ une recherche réalisée par une agence de communication parisienne (Adverbe, 2008) sur un corpus de 450 articles parus en la matière dans la presse française au cours de 2008. Selon cette étude, le discours français sur la crise serait caractérisé par une très forte présence d'expressions imagées et métaphoriques. Les analystes identifient trois champs auxquels appartiennent les synonymes métaphoriques de la crise :

- celui des cataclysmes
 - ...menaçant du même coup d'entraîner le reste du monde dans la *catastrophe*
 - Les États doivent intervenir — sauf à accepter un *chaos* aux conséquences sans doute effroyables...
 - Un plan qui pourrait être ranimé dès aujourd'hui face à l'ampleur du *désastre*...
 - Pendant que les grandes puissances s'occupent du *séisme* financier...

- ...le **tsunami** de la crise financière bouleverse banques et assurances en Europe
- Après *l'apocalypse* financière vient le **temps du jugement**.
 - celui du climat ou des phénomènes climatiques
- La **tempête** boursière continue à Moscou.
- Et face au grand **brouillard** actuel,...
- Après la **bourrasque** de la crise, on peut craindre le pire.
- Quand on sera sorti de l'œil du **cyclone**...
- Une **tornade** financière comme aujourd'hui multiplie l'anxiété...
- Tout dépendra de la durée de ce nouvel **âge de glace**.
- Cette **glaciation** soudaine de la finance mondiale aura une fin...

- celui de la médecine
- Aujourd'hui, il y a une **contamination** internationale des créances douteuses...
- C'est un **premier soin d'urgence** pour stopper *l'hémorragie*...
- La **paralyse** s'est emparée de Washington au moment précis où il faudrait agir...
- On commence aujourd'hui à voir apparaître des **métastases**...
- Depuis 15 jours, la **psychose** s'est emparée des Français...
- Les **folles** semaines de la finance mondiale...

L'étude d'Adverbe présente ces métaphores comme étant spécifiques à la langue française. Or, en regardant ces exemples de plus près, on ne peut pas s'empêcher d'avoir des doutes sur leur spécificité. On se demande si elles sont vraiment les résultats d'une créativité propre aux journalistes français, ou plutôt (voire au contraire) les signes d'un manque de créativité, vu qu'elles résultent des procédés par analogie (traduction littérale, calques) avec le discours économique anglais des États-Unis.

Quant à ce discours économique anglo-américain, on en connaît depuis longtemps l'engouement vers les métaphores. Depuis les années 80, de nombreuses études (Klamer, McCloskey et Slow, 1988, Dudley-Evans et Henderson 1990, Sacristán, 2005) portent sur le caractère métaphorique de ce type de discours. Ces dernières années, une attention particulière est accordée au langage des crises, surtout dans les domaines anglophone et hispanophone

(Charteris-Black et Ennis 2001, Zonana, 2002), et il se trouve qu'en période de crise le discours économique se caractérise par un usage encore plus excessif des métaphores.

Afin de trouver une explication à ce phénomène, nous proposons d'adopter une approche conceptuelle, lakoffienne de la métaphore (Lakoff et Johnson, 1980), selon laquelle la métaphore est un mécanisme universel de la cognition, qui permet la compréhension des concepts abstraits par le biais d'un autre concept plus concret ou plus familier. On connaît tous les exemples comme celui de l'amour souvent représenté en termes de conquête, ou de la discussion académique comme une sorte de guerre, où des idées « se confrontent » ou des arguments « militent »... Dans une telle perspective, nous pouvons facilement expliquer le goût pour la métaphore dans le discours de crise : dans des situations de crise, quand l'économie qui semble une science hautement rationnelle, gérée par des experts fortement diplômés, réagit d'un coup d'une manière imprévisible, sans logique apparente même pour les experts, il est tout à fait logique (et donc universel) qu'on cherche des analogies avec d'autres situations critiques plus familières (cataclysmes, tempête, maladies etc.).

On peut donc supposer que le caractère métaphorique du lexique économique, surtout en situation de crise ne peut pas être considéré comme spécifique au français. Des exemples pris dans des langues aussi différentes que l'espagnol ou le hongrois prouvent qu'on trouve facilement des métaphores analogues dans d'autres langues :

El virus de las hipotecas basura...¹

Egy hosszabban elnyúló depresszió gazdasági-társadalmi katasztrófa torkollhat.²

Ceci dit, les métaphores doivent être traitées avec prudence, en tout cas en ce qui concerne leur originalité et spécificité à une langue donnée : il n'est plus du tout sûr qu'elles reflètent une conception particulière de la crise, propre à une communauté linguistique donnée. Afin de décider sur la créativité du lexique français de la crise, il faut donc obligatoirement passer par d'autres langues, en particulier l'anglais, pour voir si les métaphores identifiées ne sont pas tout

¹ www.elcorreodigital.com – 11 juin 2009

² www.fn.hu – 11 novembre 2008

simplement calquées sur des métaphores anglo-américaines, reproduisant servilement « leur » point de vue de la crise.

Prenons l'exemple de l'expression « éclatement de la bulle immobilière ». Il s'agit d'une expression imagée emblématique de la crise économique, pour laquelle on trouve (en mars 2010) 71500 attestations sur Google, mais derrière laquelle il faut absolument voir l'expression anglaise *bursting of the housing bubble* (248000 attestations), elle-même créée par analogie avec *bursting of the dotcom bubble*, expression phare datant des années 90. Sur les pages et sites hongrois on trouve pour ce même phénomène deux métaphores concurrentes (bien qu'elles soient assez semblables) : *ingatlanbuborék* (13000 attestations) et *ingatlanlufi* (9000). En espagnol, *burbuja inmobiliaria* (303000 attestations) a un concurrent très intéressant : *la burbuja del ladrillo* (193000) qui combine l'image d'une bulle avec celle d'une brique (une métaphore et une métonymie). Dans aucun de ces cas on ne peut faire abstraction de la métaphore anglaise, que le français semble traduire littéralement et que les autres langues citées ne traitent qu'avec un peu plus d'originalité. On doit donc se rendre compte que dans la mondialisation actuelle, on ne peut plus s'exprimer sur le lexique d'une langue sans tenir compte de celui des autres, et surtout de l'anglais.

3. Les anglicismes « persistants » – signes de créativité ?

L'anglais est incontournable aussi à cause d'une autre caractéristique évidente du discours français de la crise : la forte présence des termes anglais dans les textes relatifs à la crise. Depuis 2007, des dizaines de termes anglais comme *subprimes*, *credit crunch*, *hedge funds*, *private equity* envahissent la presse internationale. Ils accompagnent de nouveaux concepts qui sont tous liés à cette crise et dont ils expriment soit des raisons, soit des symptômes ou des conséquences.

Ces termes anglais se réfèrent à des concepts inconnus, et tellement complexes qu'ils sont difficilement compréhensibles même pour les initiés. Il n'est donc point étonnant qu'à la différence des anglicismes courants dans la presse française de nos jours, lors des premières apparitions de ces termes de la crise dans les journaux, ils soient non seulement marqués typographiquement (en italique ou entre guillemets), mais qu'ils soient aussi suivis ou précédés par une explication souvent assez longue en français. Voici quelques exemples de

ce type de discours « initié vers non initié », pris dans un article paru au début de la crise, avec des définitions de *shadow banking system* et de *credit crunch* :

...une deuxième couche d'intermédiation financière va apparaître, qui va doubler le circuit bancaire traditionnel. Ce qu'on appelle le *shadow banking system*.

Nous allons assister à un rétrécissement général du crédit, un « *credit crunch* ». ³

Avec le temps, on s'attendrait à la lexicalisation d'un équivalent français et à la disparition progressive du terme anglais (qui se met d'abord entre parenthèses) et puis aussi de l'explication. C'est exactement ce que l'on voit dans le cas de *shadow banking* : il a été progressivement remplacé par le terme « banque de l'ombre » (19000 attestations en mars 2010, dont plus de 15000 sans cooccurrence avec *shadow*). Il s'agit d'une traduction littérale pas très originale, mais qui s'intègre sans problème dans le lexique économique français de nos jours.

Néanmoins, il faut voir que certains termes anglais persistent dans des textes français. On serait tenté d'expliquer leur présence par des mécanismes de snobisme ou de prétention qui s'appliquent pour le discours initié vers initié (cf. le langage de la Bourse bourré d'anglicismes et du jargon de Wall Street). Or, dans les journaux et magazines destinés au grand public des non initiés, ces anglicismes persistants semblent remplir un rôle particulier que je vais essayer d'expliquer à travers l'exemple de l'expression *credit crunch*. Cette expression aussi (sinon plus) fréquente dans la presse anglophone que *credit crisis* (plus de 4 millions d'attestations pour les deux) fait allusion au bruit désagréable qui surgit lorsque l'on croque une croûte de pain croustillante, et évoque ainsi le sentiment qu'ont les hommes d'affaires face à une restriction de crédit. Sur la base des recherches préliminaires faites sur Google, j'ai essayé d'identifier les équivalents proposés dans les journaux français pour rendre ou pour expliquer cette expression. Résultats : les expressions qui apparaissent le plus souvent à côté du terme anglais sont (dans l'ordre décroissant de fréquence de cooccurrence avec *credit crunch*) :

³ www.lemonde.fr – 17 octobre 2008

- l'étranglement du crédit (8400),
- le rétrécissement du crédit (7600),
- le resserrement du crédit (4700),
- la pénurie de crédit (2500),

avec en fin de liste « la baisse de l'offre de crédit » qui n'est proposée qu'à quelques reprises. En revanche, quand on modifie les critères de recherche et qu'on examine la fréquence de ces expressions en l'absence d'anglicisme (quand les journalistes ne se sentent pas obligés de trouver un équivalent, mais parlent spontanément du phénomène en cause), on trouve un ordre inverse :

- la baisse de l'offre de crédit (450 000)
- la pénurie de crédit (422 000)
- le resserrement du crédit (183 000)
- ...
- l'étranglement du crédit (15 300)
- le rétrécissement du crédit (9 200)

Ces données nous montrent de toute évidence que les solutions authentiquement françaises l'emportent largement sur les expressions métaphoriques forgées sur le modèle anglais. La persistance du terme anglais s'explique tout de même par le fait qu'apparemment il n'existe pas de véritable gagnant dans la concurrence des équivalents ; un seul équivalent qui aurait pu permettre aux journalistes d'effacer définitivement le terme anglais (comme dans le cas de « la banque de l'ombre »).

Credit crunch n'est pas le seul exemple de ce genre – on trouve une concurrence d'équivalents semblable pour *hedge funds* :

- fonds spéculatifs,
- gestion alternative,
- fonds de couverture, etc.

Nous supposons que dans les cas où un anglicisme a plusieurs équivalents potentiels et concurrents, les journalistes ont tendance à garder l'expression

« originale » comme point de repère, pour en quelque sorte assurer l'univocité du discours. Mais ces exemples montrent aussi, à mon avis, une certaine réticence vis à vis de l'utilisation des néologismes trop analogues à l'anglais qui produiraient des vocables français parfois plus étranges qu'un terme étranger.

De cette hypothèse voyons un dernier exemple. Pour remplacer le terme *credit crunch* dans des textes français, un groupe de recherche terminologique belge, Termisti⁴, propose le néologisme « le grincement du crédit ». Selon leur argumentation, cette expression ferait bien allusion à un bruit désagréable, et permettrait également de se distinguer du « resserrement du crédit » qui correspond, à leur avis, à *credit squeeze*. Mais si l'on veut tester la valeur pratique de leur proposition et en tapant sur Google « grincement de crédit », on ne trouve aucune attestation réelle... Et on aura des résultats aussi décevants pour le néologisme « onomatopéique » hongrois promu par le portail d'information Origo⁵ *hitelreccs*, calqué aussi directement sur l'anglais.

4. Conclusion

On peut en tirer une conclusion optimiste selon laquelle la soumission du français (et des autres langues européennes) à l'anglais n'est pas encore totale. Ces langues ne se limitent pas à calquer systématiquement l'anglais des États-Unis, et au lieu d'accepter des néologismes forcés, voire « grinçants », elles utilisent souvent plusieurs équivalents dont certains s'intègrent plus naturellement et témoignent de plus de créativité. Néanmoins, l'importante présence des métaphores analogues et des anglicismes « de référence » montre que ce ne sont pas seulement la culture et l'économie américaines qui sont des références incontournables dans le monde actuel, mais que la langue anglaise doit également être considérée comme telle – aussi pour les lexicologues.

⁴ <http://www.termisti.refer.org/data/microeco/16.htm>

⁵ www.origo.hu/.../20080703-oxford-hivatalossa-valt-a-hitelreccs.html

Références bibliographiques

CHARTERIS-BLACK Jonathan, ENNIS Timothy (2001), « A Comparative study of metaphor in Spanish and English financial reporting », *English for Specific Purposes : An International Journal*, vol. 20., p. 249-266.

DUDLEY-EVANS Tony, HENDERSON Willie (1990), *The Language of Economics : The analysis of economics discourse*, London, Modern English Publications.

KLAMER Arjo, McCLOSKEY Deirdre et al. (1988), *The Consequences of Economic Rhetoric*, New York, Cambridge University Press.

LAKOFF George, JOHNSON Mark (1980), *Metaphors we live by*, Chicago, University of Chicago Press.

LALOUX Jean, MULLER Charles (2008), « Les mots de la crise – Analyse du discours de la presse écrite sur la crise financière », *Les Études Adverbe*, Étude n° 1, <http://web.lerelaisinternet.com/ad-verbe/>

SACRISTÁN Marisol Velasco (2005), « Metaphor and ESP: metaphor as a useful device for teaching L2 Business English learners », *Ibérica*, n° 10, p. 115-131.

ZONANA V. Gustavo (2002), *Globalization and its Metaphores in Journalistic Discourse in Argentina*, Mendoza, Universidad Nacional de Cuyo.

MÁRTA KÓBOR

Université de Pécs

Courriel : kobor.marta@externet.hu